HENRI GHÉON
ANDRÉ GIDE

Correspondance

★

1897-1903

TEXTE ÉTABLI
PAR JEAN TIPY

INTRODUCTION ET NOTES
D'ANNE-MARIE MOULÈNES
ET JEAN TIPY

GALLIMARD

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Henri Ghéon et André Gide.
Asie Mineure, mai-juin 1914.

Extrait de la publication

INTRODUCTION

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Dans l'introduction à la correspondance Gide-Valéry, Robert Mallet fait remarquer à Gide : « Vous avez toujours écrit des lettres plus brèves que vos correspondants. » Et Gide de lui répondre : « Forcément, je faisais métier de mes amitiés. C'est un métier fatigant qui requiert des soins assidus. Je m'y usais. J'écrivais peu à chacun, mais j'écrivais à beaucoup [1]. »

Ce qui frappe au contraire dans cette correspondance André Gide-Henri Ghéon, c'est le nombre et la longueur des lettres de Gide par rapport à celles de Ghéon. Et, bien loin de paraître l'expression d'un dur métier, elles ont une simplicité de ton, une familiarité dans le style à laquelle les correspondances déjà publiées de Gide avec d'autres écrivains ne nous avaient guère habitués. Qu'il s'adressât à Valéry, à Mauriac, à Claudel, à Jammes et même à Martin du Gard, Gide se montrait toujours plus ou moins soucieux de l'effet à produire sur son interlocuteur, soignait son style et son attitude. Égotiste désireux de découvrir son être intime à travers journaux, recueils de souvenirs, lettres innombrables, Gide n'en composait pas moins son visage, ses gestes, ses intonations, ses sentiments mêmes. « La préoccupation de paraître ému supplante l'émotion sincère [2]... »

Avec Henri Ghéon, le miracle est qu'il ne joue pas. Extraordinairement vivant, triste ou gai sans affectation,

1. *Correspondance André Gide-Paul Valéry*, Gallimard, 1955, p. 9.
2. *Les Cahiers et les poésies d'André Walter*, Gallimard, 1952, p. 61.

Extrait de la publication

Gide ne fait pas, avec lui, de littérature. Il a trouvé en cet écrivain de six ans son cadet l'ami véritable devant qui ses propres masques tombent. Lorsque Ghéon lui écrit en avril 1899 : « Tu auras été mon premier ami », Gide sent déjà ce que leurs relations auront de privilégié, et il pourra lui dire quelque temps plus tard : « Ce n'est pas pour toi que j'écris ainsi, c'est pour moi-même et parce que j'ai pris, tu le sais, l'habitude de me promener avec toi[3]. »

C'est une amitié d'une exceptionnelle qualité, une vie commune de tous les instants que nous découvre cette correspondance. Nulle séparation qui ne fut aussitôt comblée par une lettre. Près de 550 lettres de Gide et 300 lettres de Ghéon permettent de les suivre pas à pas, à travers les confidences les plus bouleversantes ou les plus menues anecdotes quotidiennes. Rarement Gide se révéla jusqu'au plus profond de lui-même comme il le fait devant le regard enthousiaste de son jeune ami; et Ghéon, quant à lui, se découvre à nous tel que Gide l'aima, avec cette exubérante richesse de personnalité que ses véritables amis purent toujours apprécier en lui.

Car s'il existe un écrivain, un homme surtout, pour qui le public fut injuste à partir de sa conversion, c'est bien ce fervent disciple de Gide, dont l'œuvre chrétienne étouffa définitivement aux yeux de tous, et même de quelques-uns de ses meilleurs amis, les qualités d'intelligence et de sensibilité qui l'avaient rendu si séduisant pour le grand prince de la critique et l'insatiable aventurier de l'esprit que fut André Gide. Ce dernier, d'ailleurs, n'aida pas la postérité à réhabiliter celui qu'il avait tant aimé. De plus en plus rares à partir de 1917, les lettres entre le nouveau converti et l'auteur des *Faux-Monnayeurs* témoignent d'un éloignement difficilement supporté, mais sans recours. Si, pendant vingt ans, leurs existences furent tellement mêlées qu'il est presque impossible de nommer alors l'un sans l'autre, les quelques liens qui subsistent ensuite jusqu'à la mort de Ghéon en 1944 n'en paraissent que plus ténus.

« Non, il n'y eut pas rupture entre nous. Simplement nous avions cessé de nous voir : ce compagnon constant de ma vie, de mes pensées, s'était, vous le savez, "converti",

3. 24 juin 1901.

Extrait de la publication

durant l'autre guerre. Il cheminait désormais à l'ombre de la croix, où je me refusais à le suivre. Dieu me le confisquait, je ne cherchai pas plus à le détourner de sa route nouvelle, que je n'acceptais, par amitié, d'être distrait de la mienne. Sceptique, j'aurais pu continuer le dialogue; mais nous étions, l'un et l'autre, des convaincus, et ne pouvions, après avoir durant près de vingt ans vécu dans une communion intime, nous contenter de relations où plus rien de notre être secret fût engagé [4]! »

Leur amitié se défit sans rupture brutale, leur dialogue si longtemps poursuivi s'acheva en deux monologues irrémédiablement désaccordés.

Certes, rien de plus dissemblable que ces deux hommes dont l'intimité, plus que la séparation, étonne. Henri Ghéon, devenu l'homme de règle que l'on sait, soumis, religieux, patriote; André Gide, esprit libéral, insoumis, n'acceptant de règles que celles qu'il se donne à lui-même, et toujours provisoirement.

C'est là la grande révélation de cette correspondance : si cette amitié — une amitié comme les deux écrivains n'en connurent sans doute pas d'autre — garde une part de son mystère, nous la voyons se nouer dans un tel élan de spontanéité, vivre de liens si multiples, que nous sommes bien forcés, à travers elle, de découvrir deux hommes souvent insoupçonnés qui ne pouvaient pas ne pas se rejoindre.

4. A. Gide, *Hommage à Henri Ghéon* « In memoriam », *Gavroche*, 14 juin 1945 (article repris dans *Feuillets d'automne*).

I

Autour des « Nourritures terrestres »

(1897-1898)

C'est juste avant la parution des *Nourritures terrestres* en avril 1897 que se produisit la rencontre d'André Gide avec Henri Ghéon. Henri Ghéon, de son vrai nom Henri-Léon Vangeon, était alors âgé de vingt-deux ans. Né à Bray-sur-Seine, en 1875, d'un père athée et d'une mère catholique, il avait quitté le lycée de Sens, après d'excellentes études secondaires, pour faire ses études de médecine à Paris. Comme celles-ci ne l'intéressaient guère, et qu'il n'avait qu'un désir, se lancer dans la littérature, il commença par épouser le goût du jour en écrivant de nombreux poèmes dans de petits carnets noirs qu'il portait toujours sur lui. Son premier poème publié parut dans la revue *L'Art jeune*, revue belge qui accueillait les jeunes poètes inconnus. Puis il aborda la critique littéraire dans *L'Ermitage*, avec un long article sur celui qu'il considéra toujours comme son maître, Francis Viélé-Griffin [1].

Très vite remarqué, Henri Ghéon fut sollicité par le *Mercure de France* pour donner une étude sur André Gide, et c'est à cette occasion qu'il lui rendit visite. L'enthousiasme fut réciproque et André Gide lui remit aussitôt les épreuves de ses *Nourritures terrestres* encore inédites avec cette dédicace : « A Henri Ghéon, en hâte, ces viles épreuves et la plus fraîche affection d'André Gide. Heu! Heu! quam pingui macer est mihi taurus in ervo » (Virgile, *Énéide*, III, 100) [2].

1. « *Du poète Francis Vielé-Griffin* », *L'Ermitage*, septembre 1896, p. 136-145.

2. Il faut signaler ici les jugements sans bienveillance que porte parfois

Extrait de la publication

En réalité, Gide et Ghéon avaient entendu parler l'un de l'autre depuis assez longtemps déjà et Gide n'avait pas pu ne pas être touché par les lignes ferventes et perspicaces que Ghéon venait de consacrer au *Voyage d'Urien* et à *Paludes*, dans *L'Ermitage* de mars 1897. Après y avoir rendu compte des *Divagations* de Mallarmé, Ghéon poursuivait :

« ... Après ces joies artistiques un peu difficiles, on goûte un repos délicieux à lire quelque œuvre de M. André Gide, de forme si simple et si claire [...] Peu de livres donnent une telle impression d'harmonie et de nécessité. Jamais cette perfection ne semble résulter d'un effort; au contraire, une merveilleuse facilité y préside [...]. Dans ces deux livres qui révèlent un conteur exquis et un artiste admirable, qu'il s'agisse d'un poème ou d'une fantaisie, on constate le même dédain de l'effet voulu, cherché, de ce qui séduit le lecteur dès l'abord, et les images les plus hardies s'atténuent et semblent naturelles. C'est pourquoi le public n'est point encore venu à ces œuvres d'apparence humble, terne même, dont toute la beauté est intime et profonde [3] ».

Si l'on est un peu surpris que Ghéon puisse parler de « forme simple et claire » à propos de la première tentative gidienne de « mise en abyme », si l'on regrette qu'il n'ait pas deviné tout ce qui se cachait d'angoisse créatrice derrière ce chef-d'œuvre du dédoublement qu'est *Paludes*, il faut reconnaître que le jeune critique fut sensible à l'une des qualités maîtresses de l'art de Gide : son horreur des fausses séductions du pittoresque, son souci de la netteté, son amour de la discrétion et du dépouillement, en un mot son classicisme.

Mais c'est surtout lorsque, deux mois plus tard, parut dans le *Mercure de France* le long article de Ghéon sur André Gide, que le jeune critique fit preuve d'une lucidité

L. Pierre-Quint sur Henri Ghéon dans son livre : *André Gide. L'homme. Sa vie. Son œuvre. Entretiens avec Gide et ses contemporains*, librairie Stock, 1952. Relatant cette première démarche de Ghéon, Pierre-Quint écrit : « Avec des quantités de réserves, Gide lui avait confié les épreuves de l'ouvrage encore inédit » (p. 31). S'il y eut des réserves de la part de Gide, il faut reconnaître que ces lignes de dédicace n'en portent aucune trace, tandis qu'elles expriment clairement l'attachement naissant de Gide pour le jeune critique. En outre, Gide ne lui « confia » pas, comme dit Pierre-Quint, les épreuves des *Nourritures terrestres*, mais lui en fit don. Ce livre d'épreuves se trouve chez les héritiers de Ghéon, dans le fonds Corre-Ghéon à Maisonneuve, Montagne, Gironde.

3. *L'Ermitage*, mars 1897, p. 204-205.

étonnante pour découvrir l'auteur lui-même à travers ses œuvres. Il brosse d'abord à grands traits la personnalité de l'écrivain, le défendant de l'accusation de dilettantisme que l'on pouvait porter contre lui, montre comment cette figure sincère emplit ses ouvrages de « charme, de cris, de joie et d'exaltation », dégage une constante essentielle de son caractère : « André Gide est un sensitif; son âme craint le moindre frôlement, car c'en est assez pour la remuer tout entière. » Puis il donne une analyse de ce que sera l'œuvre entière de Gide avec une intuition remarquable : « On rêve une âme multiple et tumultueuse, agitée et frémissante, spontanée, toute en exagération, on s'attend au seuil de l'œuvre à des violences déchaînées; on trouve une harmonie dans la liberté, une mesure dans la spontanéité qui étonnent, mais dont l'explication réside dans son intellectualisme [4]. » Ce que Ghéon appelle « intellectualisme » serait-il ce manque de sens de la réalité dont Gide se plaindra toute sa vie et qui donnera à chacune de ses créations, y compris *Les Faux-Monnayeurs*, une limpidité, une stylisation tout à fait propres à sa manière d'écrire? Ghéon perçoit peut-être déjà ce qu'exprimera plus nettement Charles Du Bos : « Le péril limite de l'art de Gide, c'est l'absence de contenu [5]. »

Une autre étude de Ghéon sur *Les Nourritures terrestres* parut le même mois dans *L'Ermitage*, et Ghéon s'y montra tout d'abord frappé par la force émotionnelle de l'œuvre : « *Les Nourritures terrestres* sont un manuel de panthéisme conçu par un philosophe aimable et fervent, pour un disciple aimé [...]. Dès les premières pages, on se sent pris par la tendresse et l'émotion [...]. La voix prend des inflexions harmonieuses et passionnées, et l'on est prêt à toutes les confessions du sensualisme le plus effréné. » Dans son article au *Mercure*, il avait déjà défini *Les Nourritures terrestres* comme « le plus beau livre de sensualisme ... et l'œuvre de toutes les exaltations ». Ce sensualisme excessif de Ménalque le fascinait : « Je ne sais pas que la chair ait jamais poussé de tels cris d'extase et ressenti de telles délices, car elle arrive à une hypertension qui est presque la douleur et simple-

4. *Mercure de France*, mai 1897, p. 237-262.
5. Charles Du Bos, *Le Dialogue avec André Gide*, éd. Côrréa, Paris, 1947, p. 166.

ment le sentiment de la vie. » Ghéon n'hésita pas à proclamer l'ouvrage un chef-d'œuvre, « livre doublement admirable parce qu'il est pensé et senti » : « A l'heure actuelle, Monsieur André Gide, qui était déjà le premier penseur et le premier prosateur français, compte parmi les plus grands poètes [6]. »

Lorsque parurent ces articles de Ghéon, il faut bien dire qu'ils furent parmi les plus favorables à l'auteur des *Nourritures terrestres*. Le *Récit de Ménalque*, publié dans le premier numéro de *L'Ermitage*, en janvier 1896, n'avait déjà guère été apprécié par les amis de Gide : Francis Jammes s'était refusé à croire sincère l'auteur des *Cahiers d'André Walter*, Valéry avait eu peine à reconnaître son ami derrière la figure du nomade Ménalque. Mais les *Nourritures* furent reçues par les proches de Gide comme un scandale. Jean Delay rapporte à ce propos la sévère lettre de Marcel Drouin, à celui qui était devenu son beau-frère : « J'ai lu le livre terrible... Si tu ne songeais qu'à toi-même, le besoin de parler, de crier, balançait-il la sécurité nécessaire au meilleur de ta vie? Si tu pensais à ton œuvre, voyais-tu là un moyen d'expression indispensable? Mais non, s'il devient obscur et faux pour les autres, si là où tu écris joie, ils lisent très naturellement dégoût, si enfin, après l'avoir entendu, Nathanaël ne doit plus oser sortir [7]... » La *Lettre à Ménalque* de Francis Jammes fit plus encore souffrir André Gide : « Je te crie : "Satrape, descends de ton éléphant et de ta tour d'ivoire. Brise, fonds et donne aux malheureux le bronze des cymbales. Si tu as mis nues les prostituées, donne aux enfants les robes" [8]. » Quant à la presse en général, elle fut parfois admirative, mais souvent réservée.

Au milieu de si pénibles incompréhensions, ou d'un silence plus blessant encore, la bienveillance éclairée du jeune Ghéon redonna espoir à Gide. Ses voyages en Afrique du Nord et la seconde rencontre avec Wilde en 1895 lui avaient sans doute déjà donné le courage de devenir lui-même, c'est-à-dire d'affirmer ses tendances homosexuelles

6. *L'Ermitage*, mai 1897, p. 348.
7. Lettre de Marcel Drouin à André Gide, 13 mai 1897, inédite, citée par Jean Delay, *La Jeunesse d'André Gide*, Gallimard, 1957, II, p. 608.
8. Francis Jammes, *Lettre à Ménalque* sur *Les Nourritures terrestres*. *Le spectateur catholique*, 1897, p. 51.

contre toute morale puritaine; mais Gide ne se sentait encore qu'au point de départ de sa libération, il la faisait entrer dans la littérature avec d'autant plus de force qu'il la savait fragile, et c'est pourquoi il accueillit avec tant de ravissement les éloges du jeune critique. Ghéon était homme à comprendre que le sensualisme sans mesure de Ménalque exprimait beaucoup plus un désir ou une virtualité qu'une réalité vécue. Il entrevoyait les hésitations de l'homme au-delà des affirmations de l'œuvre, percevait les rêves secrets de Gide. Par-delà les actes de foi dans le plaisir et dans la vie, il pressentait l'inassouvissement, la soif, l'attente. Et si Gide ne confondit jamais le monde de l'art et celui de la vie, Ghéon lui faisait croire en la possibilité de passer de l'un à l'autre.

La première lettre de Gide à Ghéon, datée de juin 1897, ne fait aucune allusion à ces articles. Il n'y est question que du premier recueil de poésies, intitulé *Chansons d'aube*, que venait de publier Ghéon en mai 1897 :

« J'éprouve cette grande joie (toujours inattendue, malgré tout mon désir) de pouvoir aimer beaucoup ce que vous faites. Vos *Chansons d'aube* sont presque toutes exquises, d'une invention amusante et naturelle. Si je vous disais combien certaines me plaisent, je paraîtrais exagérer. J'aime mieux vous dire aussitôt, pour que ma franchise triomphe, que "Les servantes dans la maison" ne me semblent pas à la hauteur du reste... (C'est d'ailleurs la forme seule que j'en critique, encore que je ne sache trop pourquoi...) [9]. »

Dédié à Francis Jammes, sans préface, l'ouvrage se présentait avec une seule ligne en épigraphe : « Quelques sensations, quelques images. » Son parti pris de simplicité, de naïveté dans les notations correspondait au goût du jour, et André Gide ne fut pas seul à applaudir à ce « livre délicieux [10] ».

Depuis quelques années déjà, plusieurs jeunes écrivains, dont les Belges Verhaeren et Maeterlinck, s'opposaient farouchement aux exigences mallarméennes, et ils avaient formé une nouvelle école, l'école naturiste, dont les mots

9. 5 juin 1897.
10. *Correspondance Francis Jammes-André Gide*, éd. Gallimard, 1948, p. 113.

Extrait de la publication

d'ordre étaient nature, absence d'artifice, clarté, simplicité de la forme et des sentiments; la critique unanime salua donc les *Chansons d'aube* comme un chef-d'œuvre du naturisme :

« Henri Ghéon est — oserai-je dire ce mot tant profané en ces temps-ci — un naturiste, écrit Tristan Klingsor [11]. Mais naturiste au sens pur du terme, non pas cette pléiade à la suite d'un Saint-Georges [12] monté sur un cheval boiteux et qui nous offre au dessert littéraire de cette fin du siècle une mirobolante salade de Chateaubriand et de Bernardin de Saint-Pierre dans le pot de chambre de Zola. M. Henri Ghéon est naturiste comme le fut Francis Jammes — délicieusement. »

Cette nouvelle école poétique exerçait un tel attrait sur les esprits les plus éclairés de l'époque que Léon Blum parla même de livre naturiste à propos des *Nourritures terrestres*. En fait, ni Gide ni Ghéon n'appartenaient à proprement parler à cette école, mais les expressions — différentes — d'un certain amour de la vie dans leurs dernières œuvres pouvaient le laisser croire à leurs contemporains.

Gide, qui avait été formé dans la serre chaude du symbolisme, fut émerveillé par la fraîcheur et le naturel des poésies de Ghéon. Il aimait trouver dans son œuvre ce son juste que rendent parfois les mots les plus simples, et ce qu'il appelait « la surprise d'art qui enchante ». Dans sa définition du don poétique comme une « spontanéité d'émotion », Gide approuvait déjà l'authentique, surtout quand il parlait à ses sens et prenait forme musicale. Ghéon en outre chantait la nature, et Gide, revenu de la « mer des Sargasses » et des jeux de miroirs de *Paludes*, semblait aspirer à une conception rousseauiste de la poésie : « j'aime à placer ce nom (d'Henri Ghéon) près de celui de Jammes; leurs livres sont voisins dans ma bibliothèque; ils vivent dans une même atmosphère, cela leur fait, par sympathie, une espèce de ressemblance; mais c'est par où devraient se ressembler tous les poètes : l'entente à demi-mot de la nature [13] ».

11. Dans *L'Ermitage*, sept., 1897, p. 200-203.
12. Allusion à Saint-Georges de Bouhélier, chef du naturisme.
13. *Prétextes*, Mercure de France, 1963, *Lettres à Angèle*, 15 octobre 1898, p. 51.

Extrait de la publication

Dès leurs premiers échanges, Ghéon fut d'ailleurs hanté par la crainte d'une similitude d'inspiration entre Gide et lui-même : « Il y a peu, ayant fait une suite de petits poèmes sur les sources, j'ai eu une arrière-pensée et j'ai ouvert *Les Nourritures terrestres :* si pourtant vous l'aviez dit déjà! eh bien! non, vous ne l'aviez pas dit! jugez de ma joie [14]. » Ghéon se considérait comme le disciple devant le maître, mais un disciple qui se défendait de copier son maître et redoutait d'autant plus de se laisser influencer qu'il se savait particulièrement malléable. « Ghéon n'a jamais su penser tout seul, constatera tristement Gide plus tard, mais comme il épouse bien la pensée d'autrui [15]! »

Encore loin de porter un jugement si sévère, Gide, tout entier sous le charme de sa découverte, écrivait à Ghéon des lettres enthousiastes pour l'exhorter à écrire romans et poèmes. Au milieu de la médiocrité générale, Ghéon lui paraissait un des seuls dignes de sa confiance.

Gide était enchanté surtout d'avoir trouvé une oreille complaisante à ses enseignements, à ses justifications, à ses plaintes. Il traversait alors une de ces crises de découragement qu'il connaîtra plusieurs fois dans sa vie. Inquiet pour la santé de sa femme, dépité par l'insuccès presque total de la vente de ses premiers ouvrages et par l'accueil fait aux *Nourritures terrestres* (« Il fallut des années pour épuiser les premiers cinq cents exemplaires [16] » note Léon Pierre-Quint), il éprouvait le besoin de s'expliquer et de se sentir aimé. Il lui fallait, pour pouvoir continuer son œuvre, le regard d'un disciple tout à sa dévotion. Avec quelle chaleur il remercia Ghéon de son article sur les *Feuilles de route*, paru à *L'Ermitage* en janvier 1898! Lui qui se cherchait par et à travers l'écriture, trouvait, dans les comptes rendus élogieux de Ghéon, un élan pour de nouveaux départs.

A la fin de l'été, l'année même de leur rencontre, il invita Ghéon à séjourner à Cuverville : « j'ai rarement ressenti les choses avec autant de violence qu'en les approchant avec vous [17] », écrivit aussitôt Ghéon à Gide. Ghéon

14. 5 août 1897.
15. *Correspondance André Gide-Roger Martin du Gard*, Gallimard, 1968, 4 novembre 1922, p. 99.
16. L. Pierre-Quint, *op. cit.*, p. 22.
17. [Septembre 1897].

Extrait de la publication

avait-il rendu à Gide, en retour, son pouvoir d'émerveillement? Les accents de ses lettres reflètent une certaine joie retrouvée, un élan puisé aux sources les plus fraîches de leur amitié naissante. Les relations deviennent vite familières, le ton des lettres suivantes est déjà fort libre, et l'on rêve de se perdre ensemble dans les mystères de la foire de Neuilly : « Songez donc, cher ami, la Foire!!! »

*

L'automne de l'année 1898 allait être décisif dans l'histoire de leur amitié. Dès le mois de juillet, Gide avait décidé de réunir autour de lui en septembre à La Roque-Baignard quelques amis et parents qui ne se connaissaient pas encore entre eux : ses beaux-frères Marcel Drouin et Georges Rondeaux, le musicien Raymond Bonheur, Francis Jammes qu'il fréquentait depuis cinq ans et qui était allé à sa rencontre à Alger en 1896, Eugène Rouart, le jeune écrivain belge André Ruyters (ces deux derniers arriveront après le départ de Ghéon) et évidemment Henri Ghéon. Celui-ci accepta la proposition de son ami, qui le conduisit lui-même le 15 septembre au château de La Roque-Baignard. C'était une propriété des grands-parents maternels de Gide, un vieux château pittoresque et romantique dont un corps de logis datait du XVI^e siècle. Le château avait fort belle allure avec son manteau de glycine, sa poterne exquise et ses douves « larges et profondes qu'alimentait et avivait l'eau détournée de la rivière [18] ». La Roque, presque cachée au fond d'une petite vallée ombreuse, était entourée d'un domaine immense de prairies et de bois, cadre idéal pour la rencontre des amis de Gide.

C'est dans cette fraîche campagne d'automne qu'Henri Ghéon eut l'occasion de rencontrer Francis Jammes, qu'il avait défendu peu de temps auparavant. Celui-ci venait en effet d'être vivement pris à partie par les naturistes de *La Plume* pour l'excessive liberté prosodique de *L'Angelus* et Henri Ghéon, qui venait aussi de subir quelques moqueries de la critique pour le manque absolu

18. *Si le grain ne meurt*, Gallimard, coll. la Pléiade, 1954, p. 70-71.

Extrait de la publication

HENRI GHÉON - ANDRÉ GIDE

Correspondance
1897-1944

Gide a vingt-huit ans, Ghéon vingt-deux lors de leur rencontre en 1897. C'est le début d'une amitié fracassante. Le récit de ces rapports passionnels nous apparaît tout au long d'une correspondance qui se prolongera jusqu'à la mort de Ghéon, même si la conversion de ce dernier au catholicisme en 1915 a déjà marqué l'éloignement des deux écrivains.

La présentation de J. Tipy et A.-M. Moulènes, parfaitement documentée, fixe l'évolution du climat intellectuel de l'époque autour des jeunes loups de la littérature; elle montre surtout comment Gide et Ghéon ont trouvé un moyen « merveilleux » de protéger leur adolescence et ses rêves de sensualité. Amours partagées pour de jeunes hommes, conversations, voyages en Afrique du Nord, travaux littéraires, préoccupations esthétiques, tout cela forme une sorte d'îlot secret préservé du temps, au centre duquel les deux amis se sont abrités pendant plus de vingt ans, semblables à deux collégiens éblouis qui n'auront jamais de comptes à rendre à personne.

Gide, l'écrivain aux mille visages, l'être fuyant et masqué, ne nous livrerait-il pas, pour la première fois, son portrait le plus ressemblant? A tous les scintillements de miroirs qui nous renvoient son image, cette correspondance oppose la spontanéité, les élans, les franchises d'un Gide sans masque.

nrf

76-V

Extrait de la publication